

Tensions et apories de l'encyclopédisme

Christian Godin

Volume 24, numéro 2, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027451ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027451ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godin, C. (1997). Tensions et apories de l'encyclopédisme. *Philosophiques*, 24(2), 285–298. <https://doi.org/10.7202/027451ar>

Résumé de l'article

L'idéal encyclopédique, qui est un idéal de totalité, se trouve pris dans quatre contradictions : celle du réel et du symbolique (l'encyclopédisme voudrait oublier que les mots ne sont pas les choses), celle de l'unité et de la multiplicité (comment unifier un réel foncièrement divers ?), celle de l'exhaustivité et du choix (il n'y a pas de choix sans principe d'exclusion), celle de la fermeture et de l'ouverture (d'un réel qui court toujours). Ces contradictions ne peuvent être résolues : elles constituent la limite de l'encyclopédisme mais aussi sa grandeur.

TENSIONS ET APORIES DE L'ENCYCLOPÉDISME

PAR

CHRISTIAN GODIN

RÉSUMÉ : L'idéal encyclopédique, qui est un idéal de totalité, se trouve pris dans quatre contradictions : celle du réel et du symbolique (l'encyclopédisme voudrait oublier que les mots ne sont pas les choses), celle de l'unité et de la multiplicité (comment unifier un réel foncièrement divers ?), celle de l'exhaustivité et du choix (il n'y a pas de choix sans principe d'exclusion), celle de la fermeture et de l'ouverture (d'un réel qui court toujours). Ces contradictions ne peuvent être résolues : elles constituent la limite de l'encyclopédisme mais aussi sa grandeur.

ABSTRACT: The encyclopaedic ideal, which is an ideal of describing totality, is caught in four contradictions: the contradiction of the real and the symbolic (encyclopaedism would like to forget that the word is not the thing), the contradiction of unity and multiplicity (how to unify fundamentally diverse reality ?), the contradiction of exhaustiveness and choice (there is no choice without the principle of exclusion), the contradiction of definitiveness and change (of a reality in constant movement). These contradictions cannot be resolved, they constitute the limitation of encyclopaedism but also its grandeur.

Nul doute que l'encyclopédie ne soit, avec le savoir absolu hégélien, la meilleure réalisation du savoir total. *Meilleure* réalisation, c'est-à-dire celle qui, jusqu'au bout, fait confiance à l'inventivité, au travail et à la patience de la raison de l'homme, celle qui ne traite pas l'homme en bête à croire et à espérer. Il n'en reste pas moins vrai que l'encyclopédie bute sur un certain nombre de dilemmes, dont quelques-uns se figent en apories. Certains appartiennent à l'essence de la totalité elle-même, d'autres sont spécifiques au savoir total.

Nous avons décelé pas moins de cinq problèmes. Ils forment eux aussi la nature de l'encyclopédisme, au même titre que ses origines et ses finalités.

Le réel et le symbolique

Selon la juste formulation de G. Escart¹, « l'encyclopédie réalise un champ transcendantal, c'est-à-dire l'unification des domaines humain et naturel ». Mais cette unification s'effectue selon le mode de l'élimination plutôt que selon celui de la synthèse. Dans sa tendance essentielle, l'encyclopédie oublie son caractère symbolique, donc arbitraire. Elle ne suit ni l'ordre des mots, ni celui des recherches, elle croit suivre en revanche l'ordre des choses, comme si celles-ci étaient immédiatement (sans la médiation symbolique) accessibles.

En effet, ce n'est pas la totalité du savoir que les premières encyclopédies cherchaient à transcrire, mais la totalité du monde. En somme, l'histoire du projet encyclopédique, c'est, pour l'essentiel, celle du passage d'une totalité objective à une totalité humaine, passage inscrit nécessairement dans les signes mêmes : l'adoption de l'ordre alphabétique² — ce qui suppose une radicale mutation dans la façon de concevoir le langage. Le projet encyclopédique, tel qu'il apparaît au début du XVII^e siècle, ne cherche pas à refléter le savoir dans l'élément neutre du langage, « mais à reconstituer par l'enchaînement des mots et par leur disposition dans l'espace l'ordre même du monde³ ». C'est ce projet qu'on trouve chez Grégoire dans son *Syntaxeon artis mirabilis* (1610), chez Alstedius avec son *Encyclopædia* (1630) ou encore chez ce Christophe de Savigny (*Tableau de tous les arts libéraux*) qui parvient à spatialiser les connaissances à la fois selon la forme cosmique, immobile et parfaite du cercle, et celle, sublunaire, périssable, multiple, divisée de l'arbre. On le retrouve aussi chez Lacroix du Maine qui imagine un espace à la fois d'Encyclopédie et de Bibliothèque qui permettrait « de disposer les textes écrits selon les figures du voisinage, de la parenté, de l'analogie et de la subordination que prescrit le monde lui-même⁴ ». Ce rêve d'une adéquation parfaite de la totalité du monde et de la totalité du livre repose *de facto* sur la dénégation de l'incommensurabilité du réel et du symbolique. Charles Bonnet, dans le siècle encyclopédique, se fit l'écho de cette identification de l'encyclopédie-monde au monde-encyclopédie : « Je me plais à envisager la multitude innombrable des Mondes comme autant de livres dont la collection compose l'immense Bibliothèque de l'Univers ou la vraie Encyclopédie universelle. Je conçois que la gradation merveilleuse qui est entre ces différents mondes facilite aux intelligences supérieures à qui il a été donné de les parcourir ou plutôt de les lire l'acquisition des vérités de tout genre qu'il renferme

1. G. Escart, « Adieu à Kant, retour à Leibniz », dans *Anatomie d'un épistémologue : François Dagognet*, Paris, Vrin, 1984, p. 92.

2. La première encyclopédie alphabétique est le *Grand dictionnaire historique* de Moreri (1674).

3. M. Foucault, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 53.

4. *Ibid.*

et met dans leur connaissance cet ordre et cet enchaînement qui en font la principale beauté. Mais ces Encyclopédistes célestes ne possèdent pas tous au même degré l'Encyclopédie de l'Univers ; les uns n'en possèdent que quelques branches ; d'autres en possèdent un plus grand nombre, d'autres en saisissent davantage encore ; mais tous ont l'éternité pour accroître et perfectionner leurs connaissances et développer toutes leurs facultés⁵ ».

C'est Leibniz qui fut le premier à poser le problème du rapport entre le savoir encyclopédique et la structure logique virtuelle du langage. Mais pour que le langage fût compris selon sa véritable nature — symbolique —, il fallait qu'il retrouvât son histoire. Et le dictionnaire qui fut le premier à la lui ôter fut aussi le premier à la lui rendre. En ruinant l'illusion de l'éternité des signes — donnés par Dieu ou par l'ancêtre mythique —, c'était l'illusion d'une adéquation spontanée du symbolique au réel, et celle d'une réduction possible de celui-là à celui-ci qui était anéantie. C'est ainsi que, dans l'élan imprimé par le *Dictionnaire* de Furetière, le *Dictionnaire de Trévoux* mentionnera nombre de mots anciens que l'Académie avait bannis de sa nomenclature : les pères Jésuites, qui en étaient les auteurs, estimaient que la connaissance de ces mots servait l'intelligence des vieux textes. Littré, au siècle suivant, s'appuiera sur d'autres motivations philosophiques (le positivisme), mais il partagera une idée semblable — que l'usage de la langue repose sur l'usage passé⁶. À la différence du *Dictionnaire de l'Académie française*, qui ne consacrait que le sens principal des mots, celui de Littré donnait le sens propre et le sens figuré de chaque mot à travers l'histoire. Ainsi une totalité illusoire (celle de l'unité du réel et du symbolique) était abandonnée au profit d'une totalité réelle — celle du symbolique lui-même.

La hantise de l'unité

Cette unité (illusoire) dont nous venons de faire état n'est pas la seule qui sous-tend le projet encyclopédique. Elle implique et est conditionnée par celle du monde, et par celle du savoir même, qui n'est autre, en dernier ressort, que celle de l'homme. Il n'y a pas de totalité sans unité, et pas de savoir unifié sans une conception unificatrice transcendantale du savoir. Cette conception unificatrice transcendantale peut être perçue du côté de la réalité objective — c'est le cas des auteurs de sommes et d'encyclopédies au Moyen Âge, pour qui la totalité du réel est nécessairement unifiée comme étant le résultat de l'acte créateur de Dieu ; mais la conception unificatrice transcendantale peut s'appuyer sur la réalité humaine et se fonder du côté du sujet : on montrera alors qu'au-delà des facultés diverses (la triade baconienne de la raison, de la mémoire et de l'imagination)

5. Ch. Bonnet, *Contemplations de la nature*, cité par M. Foucault, *ibid.*, p. 100.

6. La linguistique partira d'un principe entièrement opposé — mais son but n'a jamais été de construire une encyclopédie, fût-elle limitée au langage.

existe en l'homme un esprit assez puissant pour rassembler les divers courants en un même fleuve : ce fut la conception qui présida aux travaux des Encyclopédistes. « Les Encyclopédies », écrit H. Meschonnic⁷, « sont des sortes d'expositions universelles, de fêtes du savoir. » De même, en effet, que la technique se célèbre elle-même en se donnant le spectacle de sa totalité déployée, lors de ces grandes cérémonies que l'on appelle expositions universelles, de même le savoir se célèbre lui-même en se donnant l'image de sa totalité déployée, dans ces grandes entreprises que l'on nomme dictionnaires ou encyclopédies, « où l'objet du culte est le culte lui-même⁸ ». En ce sens, toute encyclopédie est de type hégélien, puisque le savoir y est à la fois forme et contenu, sujet et objet, sujet objectif et conscient de soi à travers tous les moments de son extériorisation. « Questions ou réponses, le savoir s'admire. L'encyclopédie est son cérémonial. Elle raconte son légendaire. C'est un livre-temple⁹. »

Pour Vauvenargues, si la connaissance peut croître et s'élargir, c'est qu'il n'y a pas de hiatus dans le connaissable. Les choses sont rattachées les unes aux autres comme les fils d'une toile d'araignée à ses points d'intersection. Tout est relié à tout, et c'est cette liaison qui permet de passer d'une chose à l'autre par une ramification constante du mouvement investigateur¹⁰. « Je suis un peloton de points sensibles », écrit Diderot dans *Le Rêve de d'Alembert*, « que tout presse sur moi et que je presse sur tout¹¹. » Dans le même ouvrage, Diderot reprend la comparaison de l'esprit avec l'araignée au milieu de sa toile. Mais cette métaphore, dont la fortune littéraire fut grande, ne doit pas être interprétée dans le sens statique du réseau étoilé et de la centralité, mais dans le sens dynamique de ce qu'on pourrait nommer l'avertissement par vibration. L'araignée n'est pas au centre de sa toile, elle y vient. Tapie dans l'ombre, elle ressent les secousses de son piège. Aussi, pour exprimer le phénomène de l'intercommunicabilité universelle, l'image favorite des philosophes du XVIII^e siècle n'est-elle pas celle de l'araignée dans sa toile, mais celle de la pierre jetée dans l'eau, et des ondes circulaires, de plus en plus larges, qu'elle y sculpte – et qu'on appelle précisément... encyclics ! « Tous les êtres circulent les uns dans les autres », écrit Diderot, dans *Le Rêve de d'Alembert*.

De l'*Encyclopédie*, Voltaire disait : c'est une Babel, la confusion érigée monument. Il y a en effet un encyclopédisme de conjuration. De même que jadis, certaines grandes familles se réunissaient dans

7. H. Meschonnic, *Des mots et des mondes*, Paris, Hatier, 1991, p. 18.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.* Différence capitale avec l'encyclopédie hégélienne cependant : ce savoir de soi n'est pas toujours su comme savoir de soi. Généralement, l'encyclopédie se présente objectivement comme pur moyen, neutre et indifférent, pour exposer un réel qu'elle prétend « laisser parler ».

10. G. Poulet, *Les métamorphoses du cercle*, Paris, Flammarion, 1979, p. 134-135.

11. D. Diderot, *Œuvres complètes*, tome 8, Paris, Le Club français du Livre, 1971, p. 100.

des fêtes pour affirmer, contre la dispersion de la vie réelle, le relâchement des liens, voire les rivalités, une sorte d'unité idéale ; ainsi l'encyclopédisme contemporain peut apparaître comme le contrepoids ressenti nécessaire de l'éclatement du savoir. L'école au sens large paraît être l'un des lieux de cette fête de l'esprit — fête où de moins en moins de gens s'amuse : car toujours, il s'agit de ramasser, de recueillir le sens sans arrêt menacé. C'est que l'encyclopédisme peut être l'effet du scepticisme aussi bien que du dogmatisme, l'affirmation confiante de l'unité aussi bien que la recherche éperdue d'une unité perdue. Il est frappant par exemple qu'à Byzance, l'intérêt pour les lettres et les antiquités classiques s'accrut considérablement après le schisme qui vit la fin de l'unité des chrétiens — comme si l'encyclopédie devait remplacer l'absolu de la vérité. Avec l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, la relation entre le projet et la crise sera évidente.

En-cyclopédie — *enchaînement*, développement, au sens cycliste, des connaissances : l'encyclopédie abat les cloisons qui compartimentent le savoir en lieux séparés. Mais dialectiquement, pour que le projet encyclopédique ait une unité, un sens, il doit être structuré par une *sélection* (de quoi parlera-t-on, car on ne parlera pas de tout) et par une *classification* (pas d'encyclopédie sans classement). Diderot divise l'ensemble des matières en trois groupes — les sciences, les arts libéraux et les arts mécaniques. On appelle *arbre encyclopédique* le tableau synoptique présentant la synthèse de toutes les connaissances humaines et les rapports généraux qui relient les sciences entre elles — mais il est clair que les catégories qui le forment doivent être suffisamment générales pour constituer des principes de sélection et de classification efficaces.

Le mode de totalisation

Il n'y a pas de totalité sans unité, avons-nous répété. Mais un ensemble qui tend vers l'asymptotique exhaustivité voit son unité menacée et anéantie, tandis qu'à l'inverse, s'il recherche la rigoureuse unité, un ensemble ne le fera qu'au prix d'abandons considérables. Ou bien une encyclopédie englobe « tout », mais alors, dans le tohu-bohu des signes et la cacophonie des langues¹², elle n'a plus cette unité minimum qui seule peut lui conférer le caractère de totalité ; ou bien elle trie sévèrement ses sources et ses données, mais alors elle laisse filer hors d'elle tant de matière que plus rien ne nous autorise à appeler *totale* une telle somme.

Voltaire, dans une anecdote qu'il tenait d'un domestique de Louis XV, a de façon amusante illustré le rôle et la puissance de l'encyclopédie. Au cours d'une soirée intime à Versailles, le roi qui avait interdit l'*Encyclopédie*, très discutée, de Diderot et d'Alembert comme « étant la chose au monde la plus dangereuse pour le royaume

12. Une pluralité d'auteurs se contredisant d'un article à l'autre.

de France », se la fit apporter pour vérifier par lui-même l'importance de ce grand danger, ainsi que pour permettre à la Cour de résoudre différents problèmes posés durant la soirée :

– Ah ! le beau livre ! s'écria bientôt M^{me} de Pompadour. Sire, vous avez donc confisqué ce magasin de toutes les choses utiles pour le posséder seul et pour être le seul savant dans votre royaume.

Chacun se jetait sur les volumes, comme les filles de Lycomède sur les bijoux d'Ulysse : chacun y trouvait à l'instant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des procès étaient surpris d'y trouver la décision de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de la couronne...

– Sire, dit le comte de Coigny, vous êtes trop heureux qu'il se soit trouvé sous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts et de les transmettre à la postérité. Tout est ici : depuis la manière de faire une épingle jusqu'à celle de fondre et de pointer vos canons : depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand.

– On dit pourtant, répartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage si nécessaire et si admirable.

– Sire, reprit le comte de Coigny, il y avait à votre souper deux ragoûts manqués ; nous n'en avons pas mangé, et nous avons fait très bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le souper par la fenêtre à cause de ces ragoûts ?

Le roi sentit toute la force de cet argument, chacun reprit son livre. Ce fut un beau jour.

Par où est affirmé le primat de la totalité sur l'unité ? Qu'importe l'hétérogénéité ? – L'important est que tous puissent y trouver leur compte. On ne lit pas une encyclopédie comme on lit un roman. D'ailleurs, lit-on une encyclopédie ? On la consulte. Jadis, c'étaient les oracles, les devins qu'on consultait. Aujourd'hui, ce sont les livres et les médecins.

Les différentes devises choisies par les encyclopédies modernes témoignent des différentes conceptions de la totalité qui s'y trouvent mises en jeu. On peut en repérer trois dominantes :

1) la totalité extensive du savoir universel : « *Donec totum impleat orbem* » (« Jusqu'à ce qu'elle rende compte de tout ») - devise de la Grande Encyclopédie ;

2) la totalité intensive du tout-unité : « La clé de la connaissance » (*Encyclopædia Universalis*), « l'essentiel des connaissances humaines » (la plupart des encyclopédies « populaires ») ;

3) la totalité humaine du public, de la société : « Je sème à tout vent » (Larousse), « Bien moudre pour tous » (Quillet). Parfois, deux totalités sont associées : « Tout pour tous » (Quid).

On y retrouve, comme on voit, les trois cercles : le cercle des choses, le cercle des mots, le cercle des hommes. Or, il arrive que dans un cercle, on tourne en rond, particulièrement dans le cercle des mots. Comme dans les pires administrations où le premier bureau renvoie à un second, lequel renvoie à un troisième, et cetera, jusqu'à ce que le malheureux postulant finisse par se retrouver au

bureau de départ¹³, le dictionnaire piège son lecteur dans une recherche circulaire sans fin : la langue n'a pas de métalangue, il n'y a pas d'au-delà de la langue qui puisse faire sens. Voilà pourquoi l'*Encyclopédie* occupe, selon le mot de M. Fichant¹⁴, « pour ainsi dire l'entre-deux ouvert entre, d'un côté, une origine tenue pour inaccessible en fait : l'Alphabet primordial – et, de l'autre, l'instauration toujours retardée d'une Caractéristique parfaite qui serait comme l'écriture définitive ».

Novalis – qui parlait d'une *pantomathie*¹⁵ non seulement comme possible, mais comme nécessaire et réelle effectivement – plaidait pour une *encyclopédistique* qui reconnût, par-delà la totalité du savoir possible, l'« universalisation de la réalité historique et géographique¹⁶ ». Novalis illustre ce principe de pittoresque manière : « La Sardaigne est partout où l'on ne fait que dormir ». Puisque toute région, en effet, concerne l'encyclopédie, toute science en est, d'une manière subtile, partie totale.

Voici un monde où le centre est partout ; un monde où, à quelque endroit qu'on se trouve, le point de vue est optimal ou, du moins, totalisant. C'est bien pourquoi chaque région a (est) sa philosophie, aveugle en un sens et réflexive en un autre, sur son propre exercice, sur la science en général et sur le monde comme tel.

L'encyclopédie est moins un cercle de cercles, comme le souhaitait Hegel, qu'un système de systèmes entendu au sens leibnizien. Que l'on consulte les classifications antérieures au texte hégélien, la conviction se forme vite qu'il s'agit, en tout cas, d'un agrégat de collections atomiques, juxtaposées dans un ordre extérieur. D'où la validité de la critique et l'idée d'une encyclopédie philosophique naturelle et organique. La modernité impose l'évidence inverse et réalise au moins cet idéal global. Il existe en effet une manière d'échapper à la répétition infinie et stérile du cercle : que l'en-*cyclo*-pédie, au lieu d'être comme l'Ourouboros de l'ancienne Égypte, le serpent qui se mord la queue, se dédouble et s'étire comme la spirale qui s'élève dans une direction et creuse dans l'autre. Le vertige ne disparaît pas – il s'accroît même –, mais ce vertige n'est que l'envers du savoir qui *progress*e. Car s'il est, parmi tous les phénomènes de l'Histoire, une réalité susceptible de progrès, de manière indiscutable, c'est bien le savoir.

13. Exemple entre cent : « Vérité : qualité de ce qui est vrai ». « Vrai : ce qui se conforme à la vérité » (*Petit Larousse Illustré*, 1993, p. 1059, 1078).

14. Dans Leibniz, *De l'horizon de la doctrine humaine*, Paris, Vrin, 1991, p. 154.

15. *Encyclopédie*, trad. M. de Gandillac, Paris, Les Éditions de Minuit, 1966, p. 55.

16. *Ibid.*

La nécessité du choix

Puisque le dictionnaire contient tous les mots dont seront faits tous les autres livres, il est le livre total, le livre absolu, dont les autres ne sont que l'imparfait déploiement. De plus, à la différence des romans qui présupposent un mythique recommencement (*Madame Bovary* n'est pas censé reprendre quoi que ce soit de *Lucien Leuwen*), les dictionnaires naissent les uns des autres, et leur histoire n'est pas sans faire songer à celle des sciences. Et quand bien même le dictionnaire serait composé à nouveaux frais, son concepteur ne peut faire comme s'il n'avait pas de devanciers : « On peut, sans exagération », écrit P. Larousse dans sa Préface¹⁷, « comparer le *Dictionnaire* de Moreri à ces monuments de l'Antiquité dont les ruines ont enrichi tous les musées et où, cependant, les derniers venus trouvent toujours quelques débris de chef-d'œuvre à emporter ». « Comme le petit enfant », écrit Alain Rey¹⁸, « le linguiste "pur" ne reconnaît comme *bon objet* que *l'objet partiel*. Or, le lexicologue tente maladroitement de par les contraintes de sa visée de faire prévaloir l'objet global et le principe de réel. »

N'admettre que les chefs-d'œuvre ou bien tout conserver ? Ce sera le dilemme, de plus en plus lancinant, que les musées comme les encyclopédies devront affronter.

Un dictionnaire doit-il *tout* admettre ? Dès le XVII^e siècle, en France, deux conceptions s'opposent, deux conceptions dont on devine le ressort politique : d'un côté, celle de l'Académie qui se veut gardienne de la pureté de la langue, et qui pense que de la même façon qu'il y a un néant d'idée (l'erreur), il y a un néant de mot (le parler vulgaire) ; de l'autre côté, la conception de Furetière, dont le dictionnaire *universel* donne au mot populaire le droit d'être cité. La première édition du *Dictionnaire de l'Académie*, parue en 1694, passe sous silence les mots jugés bas — et de plus, aucun terme technique n'y figure. La conception restrictive de l'Académie sera longtemps dominante. La révolte romantique sera une revendication de la totalité.

Et sur l'Académie, aïeule et douairière
 Cachant sous ses jupons les tropes effarés
 Et sur les bataillons d'alexandrins carrés
 Je fis souffler un vent révolutionnaire
 Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire
 Plus de mot sénateur ! plus de mot roturier !
 Je fis une tempête au fond de l'encrier [...]
 Discours affreux ! Syllepse, hypallage, litote
 Frémirent ; je montai sur la borne Aristote
 Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs [...]
 Je bondis hors du cercle et brisai le compas [...]

17. Cité par H. Meschonnic, *Des mots et des mondes*, p. 217.

18. Alain Roy, *Le lexique — Images et modèles*, Paris, A. Colin, 1977, p. 275.

Le substantif manant, le verbe paria
 Accourent [...]
 Et j'ai battu des mains, buveur de sang des phrases
 Quand j'ai vu [...]
 Pendre par tous les mots que le bon goût proscriit
 La lettre aristocrate à la lanterne esprit¹⁹.

Le romantisme et la verve hugolienne ne seront cependant pas encore suffisants pour produire un dictionnaire qui admette tous les mots de la langue. Et Pierre Larousse conservera une conception académique en s'en tenant à un français « pur » et en proscrivant les expressions familières ou argotiques. Son désir de totalité (il n'y a pas de désir sans déni) aurait voulu qu'elles n'eussent jamais existé. Il appartiendra aux dictionnaires contemporains de faire reculer le surmoi de la langue²⁰. Cela dit, l'admission de mots « nouveaux » dans le dictionnaire ne va pas sans l'élimination des « anciens », désuets et déchus. Aucun dictionnaire n'inclut aujourd'hui *tous* les mots d'une langue. Certains métiers (le *Vidal* des pharmaciens), certaines disciplines ont leur dictionnaire spécialisé — donc, pour être complet, le dictionnaire devrait englober tous les mots de tous les dictionnaires. Encore cela ne concerne-t-il qu'une seule langue... Dans les diverses spécialités, l'emprunt de mots étrangers utilisés tels quels s'est fait sentir : *Aufhebung* ou *Sehnsucht* n'ont pas d'équivalent exact en français — comme de nombreux auteurs, écrivant en français, ont ressenti la nécessité de les employer, il serait juste que ces termes figurassent dans un dictionnaire qui se voudrait exhaustif. Pourquoi, dès lors, ne pas admettre systématiquement tous les mots qui ne feraient pas double emploi avec les mots de la langue de référence, c'est-à-dire les mots qui ne désignent ni des êtres ni des choses ni des actions — dont on peut supposer à juste titre qu'ils sont identiques dans toutes les sociétés ? Et comme *a priori* aucune langue n'a plus de mérite qu'une autre à évoquer le réel, ce dictionnaire total comprendrait des vocables inuits ou canaques, qui diraient ce qu'eux seuls sont capables de dire. On voit ce qu'un tel dictionnaire a d'impossible. On voit donc ce qu'a d'impossible l'idéale totalité rêvée par le dictionnaire.

À cela s'ajoute le problème épistémologique à la fois simple (parce que nécessaire) et gigantesque de la *vérité*. Il est entendu, présupposé que tous les articles des dictionnaires et encyclopédies sont *vrais*. Il est évident, à lire les dictionnaires et encyclopédies anciens et modernes, qu'ils fourmillent d'erreurs. Rappelons que l'intention première de P. Bayle avait été de publier un dictionnaire qui serait le répertoire des erreurs des autres — celui de Moreri en

19. V. Hugo, *Réponse à un acte d'accusation*, *Les Contemplations* I, 7, dans *Œuvres complètes*, tome 9, Le Club français du Livre, 1971, p. 75-76.

20. Il n'est que de voir, à chaque édition nouvelle du *Petit Larousse Illustré*, comment les journaux présentent comme une victoire — ou une *audace* — l'entrée d'un mot nouveau (nouveau pour l'imprimé, mais souvent déjà ancien dans les bouches).

particulier (le *Dictionnaire historique et critique* est le produit du renoncement à ce projet). Or, si la vérité de l'information reçue va de soi en tant que réquisit, elle est présupposée toujours, mais presque jamais pensée. Certes, le problème, pour des raisons évidentes, concerne davantage les encyclopédies que les dictionnaires, mais il n'épargne pas même les dictionnaires. Aucune information n'est transparente ou neutre. Le seul fait de son existence dépend d'un *choix* qui ne peut pas toujours se justifier (de fait, il ne se justifie pratiquement jamais), mais peut, en revanche, aisément s'expliquer. Le nationalisme des encyclopédies du XX^e siècle est un phénomène massif universel — en contradiction totale avec l'universalisme proclamé de leurs intentions (le nationalisme est un particularisme). Aucun choix n'est innocent. N'importe quel choix implique toute une série de présupposés idéologiques, philosophiques, politiques, esthétiques, qui seront d'autant plus cachés qu'ils seront recouverts par le grand œcuménisme de l'encyclopédie. La philosophie universaliste des dictionnaires et encyclopédies est contredite par leur idéologie nationaliste chauvine. Un dictionnaire n'est pas seulement un livre, c'est aussi un drapeau. Le *Brockhaus*, malgré le sérieux, sent le teuton et l'*Enciclopedia Italiana* fleure le provincialisme transalpin. Si l'*Encyclopædia Britannica* consacre cinq fois plus de pages à Shakespeare qu'à Eschyle ou qu'à Racine, cela ne signifie pas d'abord, évidemment, que Shakespeare est cinq fois plus important, cela signifie simplement qu'il est Anglais. Mais cela induit chez le lecteur l'idée qu'il est effectivement cinq fois plus important. Puisque totalité il doit y avoir, quelle doit être la mesure de la totalité ? Dans l'*Encyclopédie* de Diderot, l'article « Alpes » a six lignes, l'article « Athènes » une demi-colonne, mais les recettes sur les artichauts ont droit à une colonne entière, et neuf colonnes et demi sont consacrées aux diverses espèces de lauriers. Dans une société moins paysanne, comme la nôtre, l'encyclopédie retirera au laurier ses pages pour les donner à Athènes — considérée non plus comme une ville, mais comme l'un des moments les plus forts de l'Histoire.

Mais, à supposer que l'encyclopédie dise la vérité, elle ne la dit pas toute. Il n'y a en effet aucune limite à l'exactitude — que ce soit la suite des décimales de π ou les circonstances d'une bataille, il convient d'arrêter le discours aux portes de l'infini. L'information est toujours un résumé. Peut-on lui assigner une détermination précise ? Un conte japonais illustre de manière plaisante le sens ambivalent du *résumé*, à la fois expression et négation de la totalité.

On raconte que dans la Perse ancienne vivait un roi nommé Zémir. Couronné très jeune, il se mit en devoir de s'instruire : il rassembla autour de lui de nombreux érudits provenant de tous les pays et leur demanda d'écrire pour lui l'histoire de l'humanité. Tous ces érudits se concentrèrent donc profondément sur cette étude.

Vingt années passèrent à la préparation de l'édition. Enfin, ils se rendirent au palais, chargés de cinq cents volumes à dos de douze

chameaux. Le roi Zémir avait alors dépassé la quarantaine. « Je suis déjà vieux, dit-il, je n'aurais pas le temps de tout lire avant ma mort, alors, s'il vous plaît, faites-en une édition abrégée. »

Durant une vingtaine d'années, les érudits travaillèrent sur ces livres et revinrent au palais avec trois chameaux seulement.

Mais le roi était devenu très vieux. Il avait près de soixante ans et était affaibli : « Il ne m'est pas possible de lire tous ces livres. S'il vous plaît, faites-en une version plus courte. » Ils travaillèrent encore dix ans puis revinrent avec un éléphant chargé de leurs ouvrages. Mais le roi avait maintenant plus de soixante-dix ans ; à demi aveugle, il ne pouvait plus vraiment lire. Zémir demanda alors une version encore plus abrégée. Les érudits eux aussi avaient vieilli. Ils se concentrèrent encore cinq ans et juste avant la mort du roi, ils revinrent avec un seul volume. « Je dois donc mourir sans aucune connaissance au sujet de l'histoire de l'homme », dit-il. À son chevet, le plus âgé des érudits répondit : « Je vais vous expliquer en trois mots l'histoire de l'homme : l'homme naît, souffre et finalement meurt ».

À cet instant même, le roi expira²¹.

Le meilleur résumé de la totalité aboutit au néant. Nous connaissons ces figures de la mystique — où le Tout et le Rien finissent par se joindre, comme en Inde où un seul mot, *AUM*, est censé dire la totalité de l'absolu. Qui refuserait d'emprunter un tel raccourci ? Et pour nous qui ne sommes plus dans l'élément mystique, le résumé a des vertus que la vertu ne connaît pas. Il arrive souvent en effet que notre modernité bute sur deux exigences contradictoires : ainsi en va-t-il avec les exigences de vitesse et d'exhaustivité. On veut *tout*, mais rapidement. Et si tout « avoir » ou tout connaître réclame du temps, on fera des *résumés*. Le résumé est le moyen terme bâtard grâce auquel la totalité est transmise en un minimum de temps et d'espace. Les nouvelles du monde en six minutes, la physique moderne en six lignes. C'est pourquoi notre temps a le culte de l'*essentiel* ; on ne résume évidemment pas davantage une totalité qu'une symphonie, mais l'*essentiel* en sera l'illusoire substitut. Dans l'encyclopédie, le concept est particulièrement impatient. Il faut que sous l'œil du lecteur le moins attentif, il aille droit au but. Au reste, cette pratique du résumé n'est pas nouvelle²² : les anciens temps virent abondamment fleurir abrégés, épitomés, centons, rhapsodies, compilations, chrestomathies, pandectes — qui épargnaient bien des lectures —, et toutes ces pratiques pouvaient se légitimer sur le plan didactique — l'encyclopédie, ne l'oublions pas, contenait dès l'origine une pro-pédeutique. Le résumé n'est pas le contraire de l'exhaustivité. Il en est l'envers, comme l'ombre de cette lumière, n'existant que par elle.

21. *Le bol et le bâton — 120 contes zen*, Albin Michel, 1986, p. 189-190.

22. Plutarque (*Vie d'Alexandre*, 7, 1) désigne par ἐγκύκλιος παιδεία une sorte d'étude générale donnant une connaissance sommaire de toutes les sciences.

L'impossible fermeture

Le cercle, c'est la boucle, et la boucle, c'est aussi la fermeture qui réduit au silence. « Tu la boucles », « tu la fermes » sont, en français populaire, des équivalents. Quand on a bouclé quelque chose, on en a *fini* avec cette chose. Cela n'est pas allé sans artifice. Symptôme de totalisation imaginaire destinée à faire pièce à une totalisation réelle mais impossible, le dernier article de l'*Encyclopédie* consacré à... Zzuéné, ville de Haute Égypte. L'histoire n'a pas soufflé à grandes rafales sur Zzuéné, et Larousse en ignore le nom. N'en doutons pas : la seule justification de cette insolite présence est de faire clôture — et d'ailleurs, les auteurs de l'*Encyclopédie* s'en cachent à peine.

Tant que la pensée est conçue comme identique à l'Être (Parménide) et que l'Être est représenté comme sphérique (Parménide encore), le savoir total sera pensé comme circulaire²³ Encyclopédie. Au XVI^e siècle, le savoir passe du monde clos à l'univers infini ; l'homme progressivement découvre alors que son monde n'est pas constitué *une fois pour toutes*, et d'abord parce que lui, l'homme, *existe* et donc invente sans arrêt. C'est la technique qui a mis fin à l'illusion d'une renaissance de l'Antiquité : Racine pouvait encore croire qu'il traitait le même sujet qu'Euripide, avec les mêmes personnages, Le Brun pouvait encore croire qu'Apelle avait peint comme lui — les contemporains de la première machine à vapeur savent qu'ils ont affaire à quelque chose que les Grecs ne pouvaient pas connaître. On sait que ce que l'*Encyclopédie* de Diderot va apporter aux hommes, c'est la révélation de la technique comme partie intégrante de la culture.

« Le dictionnaire lutte sans cesse avec le temps et l'espace (social, régional, culturel) ; mais il est toujours vaincu ; la vie est toujours plus ample, plus rapide, elle déborde, non le langage, mais sa codification. C'est pour cela qu'il faut sans cesse des dictionnaires nouveaux. » En écrivant ces lignes, R. Barthes indiquait le sens du mouvement perpétuel du savoir, de son enregistrement par les lexicographes et les encyclopédistes. Le savoir est un univers en expansion. Le premier dictionnaire anglais paru en 1604 comportait 3 000 mots ; le premier dictionnaire d'anglais réalisé par dépouillement systématique de textes vers 1750 en comptait 43 500 ; le *Shorter Oxford English Dictionary* de 1973 recensait 163 000 mots du langage courant et les estimations actuelles du volume de termes anglais, y compris dans les domaines spécialisés, tournent autour de 4 millions. Mais cette totalité compréhensive ne représente qu'une singularité au sein de cet ensemble idéal que constituent les centaines, les milliers d'autres dictionnaires, qui sont, de leur côté, autant de totalités compréhensives, si bien que chaque totalité n'est plus qu'une partie,

23. Exacte métaphorisation : à trois dimensions, le Réel est sphérique. La pensée en est la projection plane.

dont la spécialisation pousse jusqu'au minuscule. Le monde des dictionnaires n'est plus qu'une totalité de fragments, et si tout ne peut pas figurer dans un seul dictionnaire, on fait désormais des dictionnaires de tout. On compte aujourd'hui 10 000 dictionnaires de langue française — et ce chiffre faramineux dit assez l'illusion de la prétention totalisante en ce domaine. Il faudrait, pour en prendre l'exacte mesure, composer un dictionnaire des dictionnaires, comme celui que Durey de Noinville fit en 1758. Cette inflation — dont rendrait compte le seul volume de ce dictionnaire idéal, au sujet duquel on prendra la peine de ne pas se demander s'il doit se comprendre lui-même — marque contradictoirement la ruine et le triomphe de l'idéal encyclopédique. Car si, à l'un des bouts du savoir, le projet encyclopédique soutient l'espoir d'un savoir universel, à l'autre bout la singularité se nie elle-même fantasmatiquement en se constituant comme savoir total : puisque la marine à voile et l'œuvre d'Émile Zola forment, chacune de son côté, un monde — un univers même —, seul le dictionnaire pourrait en faire le tour. En 80 jours, n'importe quel lecteur peut effectuer le tour de chacun de ces mondes. Mais que sont ces mondes ? On pourrait leur appliquer l'ironique appellation que les contemporains du Père Chevallard utilisèrent pour dauber son *Petit Tout* (1664) : ce Petit Tout, disaient-ils, est un Grand Rien²⁴.

Mais il est une autre raison de l'impossible fermeture. « Le livre », écrit Novalis²⁵, « est la nature inscrite sur une portée (comme de la musique) et *complétée* ». J. Derrida, qui cite ce passage avec le mot souligné par Novalis, fait remarquer que « si le tout de ce qui est se confondait avec le tout de l'inscription, on ne comprendrait qu'ils fassent deux : la nature *et* la bible, l'être et le livre²⁶ ». La nature sans le livre est incomplète, l'encyclopédie achève la nature. Mais si le livre complète la nature, alors elle n'est pas tout — mais si elle est tout, alors le livre fait en quelque manière partie d'elle. Malgré tous les efforts déployés, la suture qui vise à faire coller l'un contre l'autre le réel et le symbolique ne tient pas, toujours l'écart se réinscrit dans la plaie toujours ouverte. On peut être pris de vertige par ce processus infini — mais on peut contradictoirement s'en féliciter, car sans cet écart toujours renaissant entre le réel et le symbolique, le passé inscrit et le présent de l'inscription, l'esprit se reposerait. La totalité n'est pas une rente ; elle n'est pas même un capital. Le propre d'une encyclopédie est d'être déjà dépassée à l'instant même où elle est éditée. Car le réel, lui, ne se laisse pas si aisément attraper ; il court toujours. Certes, on peut, après Nietzsche, dauber sur la culture

24. Une méchanceté qui n'était pas imméritée. *Le Petit Tout* de François Chevallard se présentait comme la description du Grand Tout de la Création. Mais pour ce curé d'Orléans, la connaissance s'était achevée avec la Bible, Ptolémée et Pline l'Ancien.

25. *Encyclopédie*, éd. citée, p. 43.

26. J. Derrida, *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972, p. 69.

panoramique de l'*homo pamphagus* (qui engloutit tout) qui confond la culture et le savoir (mal établi de surcroît) sur la culture. Dès la *Naissance de la Tragédie*²⁷, Nietzsche associa au « socratisme » ce besoin de tout connaître qui caractérise à ses yeux la période de décadence d'une civilisation. La chouette de Minerve ne se lève qu'à la tombée de la nuit. Lorsqu'il publia, un siècle plus tard, l'*Encyclopédie de la Pléiade*, Raymond Queneau nota que les grands chantiers encyclopédiques saluent, d'un adieu mélancolique, les civilisations agonisantes. Martianus Capella, à la fin de la culture latine, Isodore de Séville au VII^e siècle, Chambers et Diderot au XVIII^e siècle : c'est à la lumière du crépuscule que ces ouvrages ont été écrits.

L'encyclopédisme est mort – peut-être – mais chacune des parcelles de ce savoir écartelé implique un savoir encyclopédique. Car quel reproche, en somme, peut-on adresser à l'encyclopédie, sinon celui de n'être pas assez encyclopédique ? Les plus violents contempteurs de l'encyclopédisme sont des amoureux déçus : ils livrent des attaques au nom des valeurs mêmes qu'ils prétendent récuser. L'encyclopédisme est mort, mais il ne s'est jamais aussi bien porté ; jamais il n'a produit autant d'ouvrages si étendus et si profonds. Son histoire est longue et riche.

*Département de philosophie
La Varenne, France*

27. Chapitre 19.